

A shattered crystal chalice, possibly a Nobel Prize medal, is the central focus of the cover. The glass is broken into many sharp, reflective fragments that are scattered around the main body of the chalice. The background is a solid, deep black, which makes the clear, faceted glass stand out dramatically. The lighting highlights the facets and edges of the broken glass, creating a sense of depth and texture.

**La Résistance
des matériaux**

FRANÇOIS MÉDELINÉ

**Une plongée en apnée
dans les arcanes
du pouvoir**

La Résistance des matériaux

François Médéline

La Résistance des matériaux


la manufacture de livres



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-051-8

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes fils,
Mathias et Hugo,
comme je vous aime.

Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs. Guerres, crimes, vols, impudicité, tortures, crimes de prince, crimes des nations, crimes des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle.

Charles Baudelaire

*Qui peut nous dire qui nous sommes ?
Rien ni personne, rien ni personne
Qui pourrait changer la donne ?
Rien ni personne, rien ni personne
Non, rien n'arrive par hasard
Comme nos vies qui s'égarent
Rien ne changera l'histoire.*

Chimène Badi

Loi fondamentale de la résistance des matériaux dite « loi de Hooke »

La variation de longueur d'un ressort appelée $\Delta \ell$ est proportionnelle à la force de traction ou de compression appelée F .

Soit $F = - k \Delta \ell$ (k étant la raideur dudit ressort).

PREMIER ROUND

Explosion

4-10 décembre 2012

1

DJAMILA GARRAND-BOUSHAKI.

Privas, 4 décembre 2012.

On l'envoie dans la préfecture de l'Ardèche bavasser avec des gens en reconversion professionnelle. Elle est sûre d'en être capable.

Le voyage en Renault Vel Satis, c'est les Rhônalpins qui paient. Modèle luxe, sièges chauffants. Le comptable public ponctionnera une ligne budgétaire de la deuxième Région de France. Personne n'en a vraiment conscience. Pas même Aurélien, assis sur le siège avant passager, un grand rouquin à cravate étroite.

À l'extérieur de la berline, tout le monde se dirait pourtant :
À quoi ça rime ? Rendez-nous le blé !

Le trajet est sans histoire. Le chauffeur avale l'A7 à 150 kilomètres par heure. Tout schuss. Il s'appelle Pascal. C'est un taiseux au crâne glabre, bon mec populo qui n'aime pas les Arabes et qui mourrait pour *elle*.

Dehors, il fait 4 degrés Celsius. Météo France annonce la neige pour demain. Elle arrive des Ardennes.

Djamila a la nausée depuis le réveil. Ça a empiré à la sortie de Lyon. Djamila déteste l'hiver.

Djamila ingurgite la note qu'Aurélien a placée dans une sous-pochette rose puis dans la pochette rouge du mardi. Chaque jour a sa couleur et les week-ends sont bleus.

Aurélien la surveille du coin de l'œil. Il a peaufiné le déplacement aux petits oignons. Le président de la Région est ami avec le président de l'association. Sa patronne sera en terrain conquis.

Djamila opère méthodiquement. Elle qui laboure chaque patelin. Elle qui s'empiffre d'inaugurations. Elle qui constitue ses réseaux à coup de subventions et de sourires sexy.

Djamila devrait siéger au palais Bourbon ce mardi. Elle y est d'habitude jusqu'aux jeudis. Elle consacre ses vendredis à la Région et ses week-ends à la circonscription. Mais Djamila a séché les bancs de l'Assemblée nationale. Une première depuis bientôt six mois.

Les députés discutent la loi de finances rectificative. C'est de la pantomime. Djamila l'a découvert en suppléant Serge Ruggieri.

L'Assemblée est une chambre d'enregistrement. Seule la salle des Quatre-Colonnes compte : monuments aux morts de la République, bustes de Jean Jaurès et d'Albert de Mun, magnétophones, micros, caméras.

La loi de finances se décide entre fonctionnaires zélés à Bercy. Les ministres ne transigent avec le secrétaire général de l'Élysée qu'en cas de litige. Le cabinet du président de la République est à la ramasse et n'a pas été formé pour ça.

Le secrétaire général adjoint met son grain de sel partout. Il sort de la banque Rothschild et se pense omniscient. C'est un connard arrogant avec les dents du bonheur. Il s'appelle Emmanuel Macron.

Serge Ruggieri est ministre de l'Intérieur du gouvernement Ayrault. Djamila est un bon soulier de marche du président qu'on dit le moins taillé de la V^e République. François Hollande a pourtant avalisé des opérations homos dès son entrée au Château. François Hollande tue partout où nécessité fait loi.

Djamila se rend à Privas pour contenter le patron de l'exécutif régional. *De facto*, c'est une façon de ménager la chèvre et le chou. Serge Ruggieri et lui se détestent.

Aurélien l'observe dans le miroir du pare-soleil, baba. Il lui a fallu trois heures de coups de fil en tout genre et de compilation de notes de service pour boucler la séquence.

Djamila n'a besoin que de sept minutes pour traiter les informations. Elle est rapide. Elle a développé cette aptitude sur les terrains de football.

Le président du Département sera absent. Il fut ségolé-niste opportuniste mais Ségolène Royal est mort-née. Il a rallié Bertrand Delanoë puis François Hollande, ne négligeant pas la voie Strauss-Kahn jusqu'à ce que l'autre obsédé de la queue se fasse sucer dans un hôtel new-yorkais. Viol ou pas : le président du Département s'en fout.

Le président du Département est aussi sénateur et sa directrice de cabinet a fait des pieds et des mains pour décaler la visite de DGB, l'acronyme que la presse a donné à Djamila et qui sonne moins bougnoule que son nom de famille. « DGB », Djamila aime bien. C'est aussi neutre que ses cheveux mi-longs.

La directrice de cabinet n'a pas réussi à faire décaler sa visite. Le maire de Privas pense avoir réussi un coup. Il n'y aura vraisemblablement que lui sur la photo du *Dauphiné Libéré*.

Aurélien n'a circonscrit que des rancœurs politiques. Djamilia connaît les rivalités intestines. Elle demande :

– C'est quoi l'histoire, déjà ?

Djamilia évacue la pression d'un ricanement cynique. Le pouvoir monte toujours trop vite aux amygdales. Le chauffeur n'en perd pas une miette. Il sait pourquoi le président du Département et le maire de Privas ne peuvent pas s'encadrer. Les chauffeurs de la République savent tout. Djamilia dit :

– Il va paumer Privas en 2015, comme il l'a paumée elle. Et l'autre n'y sera pas pour rien, encore une fois...

La concurrence libre et non faussée n'existe qu'à l'intérieur du parti. Ailleurs, le marché est régulé par les élections. Avec le camp ennemi, on accepte les règles du jeu. Dans le parti, on se hait sans foi ni loi. Djamilia referme la pochette.

Djamilia avance sur la banquette. Sa naïveté de façade est son cheval de Troie. Elle tend le dossier à Aurélien.

Aurélien est en saturation émotionnelle H24. Djamilia sait tout principalement grâce à lui. Ainsi va la vie.

Le chauffeur les débarque devant un immeuble années 70 sur l'avenue Paul Riou. Le président et la directrice de l'association font le pied de grue. Le maire de Privas est radieux.

Djamilia par-ci, Djamilia par-là. Le maire de Privas se permet les embrassades. Il a gagné la ville grâce aux écolos. Il s'est fait désosser aux législatives par le député UMP sortant à qui il avait ravi la préfecture en 2008. Sur une vague rose. Djamilia le gère à la va-vite. C'est un illuminé des étages inférieurs.

Djamilia survivra grâce à son agressivité génétique. La

violence est la tasse de thé dans laquelle elle ne s'est pas noyée et ne se noiera jamais. Elle a été sélectionnée parce qu'elle est née à Bron-Terrailon.

Djamila se tape un énarque. Elle l'a marié. L'énarque ne le sait pas mais elle va le quitter.

Pourtant, Djamila l'a aimé. Oui, elle l'a aimé. Surtout, elle n'aurait pas dû.

Djamila croyait que les règles étaient différentes chez les riches et les Blancs. Elle est subrepticement tombée dans le piège des sentiments. Elle sait désormais que les règles sont les mêmes partout : la réussite sourit spécialement aux voleurs, aux vicieux et aux fils de putes.

Le président de l'association porte un futsal en velours assorti à sa coupe presbytérienne. Il est indiqué dans la note que les fondateurs sont liés au *Diaconat protestant*, une association valentinoise qui fait dans la charité.

Djamila tend la main et dit :

– Monsieur le Président.

Le président de l'association rétorque :

– Appelez-moi Christian. Vous avez fait bon voyage ?

Elle ne dit pas :

Djamila Garrand-Boushaki, vice-présidente de la Région Rhône-Alpes en charge de la formation professionnelle et députée de la deuxième circonscription du Rhône.

Djamila aurait préféré les lycées. Le président de la Région l'aime bien mais il se méfie quand même. Elle est du giron Ruggieri, le grand adversaire inculte. Le président de la Région est persuadé que ce dernier utilise la mairie de Lyon

et l'agglomération principalement contre lui. Cette vérité lui permet de rationaliser son acrimonie.

Le président de la Région a un capital culturel hors-norme. Le capital culturel est l'arme de soumission massive de la gauche. Il est moins odorant que le capital économique.

Opprimer les dominés par le savoir qu'on possède, d'accord. Se laisser bouffer par la thune qu'on n'a pas, hors de question. Aurélien sait tout ça.

Djamila ne le sait pas totalement. Elle n'a pas vraiment de colonne vertébrale idéologique. Elle fait de la politique à l'empathie et à l'instinct.

La politique a moins à voir avec Karl Marx et la constitution de la V^e République que ses hérauts le prétendent. C'est d'abord une bataille séculaire et *ad hominem* pour savoir qui a la plus grosse. Lorsque les femmes s'en mêlent, il leur pousse des bourses plutôt que des ailes.

Djamila répond :

– Oui, merci. Désolée pour le retard.

Djamila ne veut ressembler à personne. Elle est la vice-présidente qui monte qui monte qui monte. Son portefeuille manque de glamour mais elle pèse cent cinquante millions d'euros de budget. Elle obtempère pour le mieux.

Djamila fera vite oublier qu'elle n'est que la suppléante de Serge Ruggieri. Son poste à la Région lui permet de baliser une distance réglementaire avec le titulaire du poste. Elle est une parlementaire de la République.

Le maire de Privas tente encore de l'alpaguer. Djamila n'a pas une minute à lui accorder. Il la joue copain-copine mais ils ne se connaissent pas. Il s'excuse :

– J’ai une réunion importante pour mon PLU. Je suis venu t’accueillir mais je dois y aller. Mon cabinet a dû t’informer. On se retrouve à dîner ?

Le maire de Privas dit *plu*. Quand il était rocardien, il disait *psu*¹ pareil. Son plan local d’urbanisme pèse moins de voix que la communauté protestante, peut-être même que les salariés de l’association. Pour gagner une élection, les dossiers ne pèsent rien, les poignées de main et l’attention jouent beaucoup. La sangsue finit par se carapater.

La directrice de l’association fait une tête de chat qui chie. Djamila a enregistré son prénom en lisant la note. Elle s’appelle Corinne.

Corinne les précède. Elle traverse la cour intérieure. Elle pénètre dans le bâtiment et l’introduit dans une salle de cours glaciale et tapageuse.

Corinne admoneste. La sermonce est ridicule. Les douze élèves rigolent. La plus jeune a trente-trois ans.

Le président de l’association bégaie trois mots et demi. Une formatrice *flower-power* bidouille le vidéoprojecteur. Ça ne fonctionne pas. Elle est rouge écarlate. Corinne l’inspecte féroce.

Corinne fait ses calculs. La Région Rhône-Alpes verse chaque année 450 000 euros à l’association *Socrate* qu’elle dirige. Sans compter qu’ils décident aussi de l’agrément quinquennal. L’autre pomme baba cool va foirer la projection.

Corinne prend les choses en main. Elle coupe l’alimentation

1. *Le Parti socialiste unifié*, créé en 1960, est l’organisation politique qui incarne la « deuxième gauche ». Proche de la CFDT, le parti milite pour l’autogestion. Il est dirigé par Michel Rocard de 1967 à 1973.

de l'ordinateur portable. Le ventilateur ronfle. Djamilia distribue les sourires effarouchés.

Aurélien se cale en fond de salle. Un gars le détaille. Coupe-mulet, quarante ans, anneau doré à l'oreille gauche.

Corinne obtient une connexion par l'opération du Saint-Esprit. Elle souffle et se ronge les ongles. Elle a bouclé le PowerPoint la veille au soir. Elle prie pour que la formatrice fasse défiler les slides au bon rythme. Elles auraient dû répéter.

Djamilia ignore le fauteuil que lui propose la formatrice. Elle s'assoit à côté d'une dame dont l'œil droit dit merde à l'autre. Quarante-cinq berges, fringues dépareillées, écharpe tricotée.

La dame rentre le menton et planque ses chicots caramel sous ses lèvres. Elle n'est pas du genre à demander une photo souvenir, plutôt à se terrer dans un deux-pièces merdique et à becter des conserves maison.

Corinne énumère : organigramme de l'établissement, nombre de formateurs et d'élèves, membres du personnel administratif, formations dispensées, ventilation budgétaire. Le regard de Djamilia longe le trépied de l'écran. Elle bâille dans sa paume de main.

Djamilia questionne sur le parcours des élèves. Ils sont tous en reconversion professionnelle. Un cinquième a un job. 40 % sont au chômage. 10 % au revenu de solidarité active.

Corinne a préparé le coup. Pourtant, il en manque. Elle a l'humanité du pourcentage. Les élèves sont les variables d'ajustement de son budget de fonctionnement.

Aurélien s'agite. Il s'appelle Aurélien Vernochet. Plume, concierge, homme à tout faire. Il est salarié de la Région mais bosse aussi pour la députée et le Parti socialiste.

Aurélien tutoie nombre de parlementaires et certains ministres. Il connaît les entrailles de Solférino. Et il ne voudra jamais la baiser : Aurélien est pédé.

Aurélien fait des va-et-vient, pianote sur son iPhone. Il sort dans le couloir. Ça fait du vacarme. Djamila entend : *C'est quoi ce bordel?*

C'est le moment que Corinne redoute et que Djamila Garrand-Boushaki attend. Le président de l'association roupille. La formatrice range le matos. Corinne n'a plus d'ongles. Elle dévore ses petites peaux.

Tout se passe bien depuis que Djamila a pénétré dans les locaux de l'association, une boutique spécialisée dans les cas désespérés du marché du travail. Corinne dit :

– Si vous avez des questions à poser à Madame la députée et vice-présidente de la Région Rhône-Alpes ?

Corinne est conne comme un manche de pioche. Elle n'a pas préparé le moment. Elle s'en veut passablement.

Djamila se lève. Elle s'assoit sur le plateau du bureau low cost réservé aux formateurs. Elle fait face à la promotion de huit femmes et quatre hommes. Elle évalue. Tous sont plus vieux qu'elle.

– Vous pouvez m'appeler Djamila.

Djamila porte un tailleur-pantalon noir, des bas-chaussettes chair, des escarpins de couleur. Pas de bijoux, un soupçon de fard à joues.

Djamila s'est fabriqué une façade. La façade est son armure. Les gens en oublient qu'elle est arabe.

Le gloss luit sur ses lèvres gercées. L'orange de la résistance

rougeoie dans ses iris noirs. Le radiateur au-dessus de la porte est un engin de salle de bains ou de vestiaire de football.

À l'AS Bron, son entraîneur se prénomme Daniel. C'est lui qui l'a appelée *Mila* pour la première fois. *Baba* Ahmed n'aimait pas le *sâhir*, le sorcier.

Djamila a arrêté le football à quatorze ans. Son père est mort. Elle a gardé *Mila* pour les intimes.

Mila n'a bientôt plus d'intimes. Ce fut le prix à payer pour sortir de son clapier à lapins. Et il faudra encore payer, toujours payer. Les étoiles coûtent cher.

Nous sommes le 4 décembre 2012. Il est 16h08. Maintenant, Mila a froid.

Djamila mordille sa lèvre inférieure. À l'intérieur, vers le coin droit. C'est le coupe-mulet qui amorce. Il lève la main. Corinne dit :

– Oui, Didier ?

Djamila enregistre le prénom. Le gars est véhément. Djamila écoute. Elle pourrait tout aussi bien entrer au gouvernement au prochain remaniement. Secrétaire d'État aux droits des femmes. Elle ferait dans la cosmétique. La balance des minorités ethniques et de la parité joue en sa faveur.

Chirac a eu ses femmes. Sarkozy a eu ses beurettes. Hollande n'échappe pas à la règle. Les portes du royaume s'entrouvrent avec les moyens du bord.

Le coupe-mulet ne parle ni de formation professionnelle, ni de son parcours. Les muscles de sa mâchoire sont tendus. Il vitupère. Il parle du véritable-adversaire-qui-n'a-pas-

de-nom-pas-de-visage-pas-de-parti-et-qui-ne-présentera-jamais-sa-candidature-à-une-élection : le monde de la finance.

Le coupe mullet veut surtout faire son original. Djamilia en croise des pelletées chaque semaine. *Hollande, Hollande, Hollande...* Tout est de sa faute. Djamilia n'est pas désarçonnée.

Djamilia cherche pourtant Aurélien du regard. Aurélien n'est pas dans la pièce, pas dans la cour. Djamilia préfère quand il est dans son champ de vision.

Mitterrand a dit que le pays se prend à cinq. Pour l'instant, ils sont deux. Ils pourraient être trois mais le mari de Djamilia ne travaille pas pour elle. Il pense même qu'elle travaille pour lui.

Jean-Michel Garrand est le chef de cabinet de Serge Ruggieri. Il est à la solde d'un immigré italien naturalisé à dix-huit ans qui s'est donné comme mission de se sentir plus Français que les autres.

Jean-Michel Garrand la prend pour une idiote. Djamilia ne l'aime plus maintenant. Sa malveillance est à la hauteur de ses anciennes espérances.

Djamilia ne pourra plus jamais lui faire confiance. Elle a soutenu Ségolène en cachette et depuis le début, alors que son mari l'exècre et que Ruggieri l'a ralliée bon gré mal gré. Lors de la primaire, Djamilia avait un penchant pour Martine Aubry. Elle a finalement soutenu Hollande. Pas pour son mari mais pour être des vainqueurs.

Djamilia pourrait encore l'aimer. Sauf que Mila est fière, qu'il n'a pas d'empathie et qu'elle finira par en avoir moins que lui. Djamilia ne l'a pas revu depuis dix jours. Il était en déplacement à l'étranger puis en reconnaissance terrain.

Djamila a un mauvais goût dans la bouche, comme une saveur de bidoche. Son mari vit derrière le ministère. Il se prend pour une machine sexuelle. Il la trompe avec des conseillères ministérielles et des députées baisables.

Djamila sera toujours seule. C'est la loi. Elle jurerait que Jean-Michel Garrand l'a aimée. Cependant, elle est cocue, la putain de sa race.

Djamila passe l'ongle de son index sur une incisive inférieure. Elle roule des poussières de crasse sur sa langue. Elle déglutit.

Le coupe mulot verse sa bile sur le Parti socialiste. Djamila tripote son alliance. Comment Hollande peut faire confiance à Ruggieri? Certes, Ruggieri est le seul à incarner l'autorité aux yeux de l'opinion mais l'opinion se fabrique. De plus, tous ceux qui règnent place Beauvau savent avec qui couche le président de la République.

Le coupe mulot accélère: *Hollande, Hollande, Hollande, Hollande*. Évidemment, il ne nomme pas toujours. En gros: «Pépère¹» n'est pas seulement un traître, c'est le fossoyeur du socialisme. Grand ennemi de classe, gros enfoiré.

Le coupe mulot cogne. Il est le roi de la petite assemblée. Il balance sa bombe: *social-libéral*. A priori, c'est une insulte.

Djamila patiente. Dans le fond, elle ne comprend pas plus que lui. Personne ne comprend Hollande. Il n'avait qu'à nommer Martine Aubry à Matignon et la larguer lessivée au bout de trois ans. Au lieu, il a choisi Jean-Marc Ayrault.

1. Surnom donné à François Hollande par ses collaborateurs, devenu public durant son mandat.

Ayrault a une tête d'endive, il est de Nantes. Psychologie papier alu et combi VW. Un prof d'allemand. Son patronyme n'entrera dans aucun livre d'histoire.

Djamila pince sa langue entre ses dents. La salive mouille sa bouche. Serge Ruggieri le lui a appris quand elle était conseillère à son cabinet municipal. C'est là qu'elle a rencontré son mari. *Là, c'est loin loin loin.*

Djamila prépare son accroche même si le coupe mulet n'a pas posé de question. Il fera d'ailleurs un mauvais moniteur-éducateur. Il n'aura aucune sympathie pour les enfants handicapés ou les vieilles Alzheimer dont il croit vouloir s'occuper.

Le coupe mulet n'est qu'un mauvais qui la méprise parce qu'elle est une femme et qu'elle s'appelle *Djamila*, Djamila Garrand-*Boushaki*. Il a voté Mélenchon. Il finira rouge-brun, petit communiste des mots et vrai fasciste dans l'âme.

Djamila se répète le prénom : *Didier*. L'accroche matinale sera basique : *Didier, vous permettez que je vous appelle Didier?*

Djamila a comme un mauvais pressentiment. Son pied joue avec l'air. Il dessine des demi-cercles. Aurélien s'est évaporé pour de bon.

Le mauvais pressentiment dure depuis l'investiture de François Hollande. La pluie sur les Champs-Élysées, la foudre sur Air Sarko One. Mal commencer et mal finir.

Comment a-t-il pu devenir président de la République? Personne n'en sait trop rien. Au Château, on affirme qu'il appelle plus de dix mille personnes par leur prénom. Voilà comment il aurait fait et pourquoi d'autres n'occuperont jamais sa place.

Balladur ne doit même pas connaître les prénoms de

baptême de ses petits-enfants. Juppé ne sait la valeur que du sien. Pépère est différent.

On prétend qu'il aime les gens. C'est le seul point positif de son image. Et on tombe vite fait dans le panneau.

Hollande aime bouffer. Hollande fait des blagues. Hollande est forcément empathique. Il a bien nommé Fabius, son ennemi de toujours, ministre d'État et numéro deux du gouvernement.

Djamila retient un sourire. Hollande en a plaisanté devant Ruggieri. Ruggieri en a plaisanté devant son mari. Son mari en a plaisanté devant *elle*.

En vérité, Hollande a nommé Laurent Fabius au Quai d'Orsay parce que le ministre des Affaires étrangères est le valet de chambre du président lors des déplacements officiels. Fabius n'est là que pour le présenter aux hauts dignitaires du monde avec un sourire figé. Il répète par-dessus son menton servile : « *Monsieur le président de la République* », l'homme qu'il ne sera jamais.

Hollande est rancunier. Le pouvoir n'a pas de cœur. Pour le conquérir, il faut des montées d'hormones et de la mémoire. Quant aux prénoms, Djamila sait mieux faire que les petits ponts.

La silhouette d'Aurélien réapparaît derrière une fenêtre. Aurélien met un coup de latte dans un bâton. Le bâton roule jusqu'à deux poubelles.

Ses lèvres s'agitent. Il mitraille dans le micro de son iPhone. Il n'a pas mis ses écouteurs. Il met toujours les écouteurs. C'est un problème.

Aurélien allume une cigarette. Il pompe fort. Il balance un shoot dans le vent.

Djamila saura vite. Aurélien n'a pas la mentalité des courtisans. Il lui a même dit qu'elle en est là parce qu'elle est une femme et que ça aurait été mieux si elle était d'origine marocaine. Les autres pensent que c'est *grosso modo* grâce à son petit cul.

Aurélien raccroche. Djamila tente de choper son regard. Aurélien vaporise une raie de fumée dans le vague. Il ferme les yeux.

Djamila doit parler. Didier pense l'avoir nettoyée. Il veut savoir si le Conseil constitutionnel validera la tranche d'impôt à 75 %¹? Dans l'absolu, il fanfaronne devant ses copines. Sûrement qu'il bande depuis que Djamila est entrée dans la pièce.

Djamila fait ça sur les Blancs. Les Arabes la trouvent trop maigre mais elle excite le Gaulois. Les électeurs de Marine Le Pen sont de plus en plus nombreux. Leur expansion est proportionnelle aux vues de la catégorie *beurette* sur YouPorn.

Djamila compte les femmes. Elle attend, deux secondes. Elle sourit, une seconde. Djamila change son fusil d'épaule. Elle se tourne ostensiblement vers le tableau blanc, là où il n'y a personne.

– Un instant, j'ai cru que vous me confondiez avec le président du Conseil constitutionnel ou que Jean-Louis Debré était dans la pièce!

1. Imposer les très hauts revenus à 75 % est une mesure phare du candidat Hollande qu'il a certainement improvisée sur un plateau de télévision.

Djamila appuie son sourire. Trois des femmes ricanent. La contamination est instantanée. Toute la promotion rigole, surtout ceux qui n'ont pas compris. Sauf Didier.

Djamila hoche la tête et achève l'abruti.

– Didier, vous permettez que je vous appelle Didier ?

Djamila déroule. Elle n'est pas ici pour parler politique nationale. Elle souhaite que la promesse de campagne soit tenue. Elle espère que la loi passera sous les fourches du Conseil constitutionnel.

Djamila précise que ce n'est pas le président de la République qui a saisi le Conseil mais ceux qui ont instauré un bouclier fiscal en 2007. Elle est assez maline pour glisser que les revenus du capital sont désormais taxés au même niveau que les revenus du travail et que ça rapportera parce que ça coûtera à ceux qui possèdent.

Djamila suscite la question suivante. C'est une femme qui la pose, Hélène. La vie l'a brisée jusqu'aux yeux. Sa voix chevrote.

Hélène parle du cinquième risque de la Sécurité sociale, la dépendance de nos vieux, un sujet qui lui importe. Djamila répond avec le prix exorbitant payé par les familles aux Ehpad, ces nouvelles machines à cash du capitalisme financier. Les maisons de retraites, la silver économie, l'or gris des marchands de vie éternelle. Coûte que coûte.

Djamila sait que Myriam Ruggieri possède une ribambelle de maisons de retraite. Le ministre de l'Intérieur et sa femme sont blindés aux as. Serge Ruggieri adore l'argent.

Une demi-heure d'échanges sans incise sur la politique partisane. On parle parcours de vie. On parle allocation logement. On parle de la pluie et du beau temps.

Djamila a un petit mot pour chacun. Elle argumente par l'exemple. Elle ne déprécie personne. Les voix se prennent une par une. Si elle devait se présenter à une élection, elle en aurait gagné cinq.

Le président de l'association conclut sur le statut du bénévole. On pourrait récompenser l'engagement de celles et ceux qui œuvrent dans les associations culturelles et sportives ou d'aide à la personne. Ça tombe bien, Djamila pense comme lui. L'État pourrait leur attribuer des trimestres pour la retraite. Elle relaiera auprès du président de la République.

Aurélien est toujours à l'extérieur, adossé à un mur sale. Il fume une nouvelle cigarette. Il scrute la grisaille.

Djamila adorerait fumer. Elle devrait arrêter mais elle ne peut pas. Elle aimerait aussi qu'Aurélien note sur son cahier à spirales et petits carreaux l'engagement qu'elle vient de prendre. C'est à lui d'écrire ce foutu courrier à Hollande et à la ministre des Affaires sociales et d'envoyer la copie au président de l'association et à Corinne, la directrice.

On conquiert les foules démocratiques avec des courriers officiels, des copies de courriers officiels, des copies de réponses ornées du sceau de la République. Les courriers ne coûtent rien. Les ors de la République contentent l'estime de soi.

La réunion s'achève. La formatrice invite la petite assemblée à passer dans la salle 3. Elle a préparé un encas, boissons chaudes et pâtisseries.

Djamila s'excuse. Elle fait mine de localiser les toilettes. Elle ne va pas aux toilettes. Elle sort dans la cour.

Aurélien n'est plus contre son mur. Il est en face d'elle. Il est blanc comme un œuf. Il lui tend son iPhone.

– C'est *Mediapart*. Si c'est vrai, il est mort.

– File-moi une clope.

Djamila place une Dunhill entre ses lèvres. Elle aime bien le filtre blanc. Ça distingue.

Aurélien allume la cigarette. Djamila tire une taffe, profond. Elle souffle la fumée par-dessus son épaule. Elle ausculte les poubelles.

Par-delà le nuage de fumée rapplique Nassim. Nassim doit toujours être employé chez Pizzorno, ramasseur de poubelles.

Djamila fume encore et son frère disparaît. Nassim est son épée de Damoclès. Djamila le sait depuis toujours. On peut avoir un frère dealer. Mais un frère islamiste, en politique, c'est comme un père flic au quartier.

– Fais-moi penser à te parler d'un courrier pour le président de l'asso dans la voiture.

Aurélien n'écoute pas. Il fait ses yeux de soucoupe volante. Il veut qu'elle lise l'article prestement.

Djamila lit le titre et relève le menton. *Le compte luxembourgeois du ministre de l'Intérieur Serge Ruggieri*. Djamila fait comme si de rien n'était. Nassim n'a pas été arrêté par le renseignement intérieur pour un attentat terroriste. Ruggieri est juste dans la merde. Djamila a l'intime intuition qu'elle survivra.

– Va boire un thé avec eux, je vais l'appeler.

Djamila n'a pas besoin de préciser le destinataire. Aurélien sait qu'elle doit joindre son mari. En revanche, il ne sait pas que Djamila voulait le quitter et que, désormais, elle ne peut plus.

Djamila ajoute :

– Annule le dîner avec le maire, on se tire.

Ce soir, la République française peut sauter. Ruggieri, Hollande, tout le monde.

Lorsque tout menace de s'effondrer, Djamila entrouvre les lèvres, comme sa mère. C'est ainsi qu'elle se fabrique une mémoire.

Alors, Djamila le fait. Elle aspire un filet d'air pour la faire venir en elle. C'est bon et elle a mal.

Badaboum.

COMMANDANT ALAIN DUBAK.

Lyon, 4 décembre 2012.

Voilà le travail. Quatrième étage du service régional de la police judiciaire. Dubak relit le PV de garde à vue avec son œil.

Dubak est borgne de naissance. Il a la cinquantaine déclinante. Il ne doit plus être vraiment beau gosse.

Le bâtiment est en apoplexie depuis le 29 septembre 2011. Ce jour-là, la fierté des troupes a baissé en flèche. Les Parisiens se sont payé la province à moindre coût.

Le directeur adjoint a commencé sa chute libre. Michel Neyret est tombé comme un château de cartes. Le château était haut. Les cartes volent encore.

Il fait 23 degrés Celsius. Les deux fenêtres sont entrouvertes H24 pour faire partir le chaud. C'est toujours mieux que l'été, quand le bâtiment étuve.

Gérard Dalmaro a le teint blafard et les yeux rouges. Dalmaro est le directeur général de la société Eau Noire, un

fabricant lyonnais de sent-bon. L'affaire des parfums a débuté il y a dix-huit mois sur une délation anonyme.

Le bureau fait douze mètres carrés. Un poster du film *36 quai des Orfèvres* est suspendu derrière le futur prévenu. C'est la nouvelle qui l'a scotché sous les dalles du faux plafond. La nouvelle s'appelle Peggy.

Peggy pénètre dans le bureau. Dalmaro ne relève pas le menton. Il est K.-O. assis. Peggy se sent légère bien qu'elle pèse quinze kilos de trop. Super Woman a circonscrit une entourloupe à huit millions d'euros.

Peggy Guillemintot a vingt-six ans. Elle vit chez sa mère avec qui elle a noué une relation visiblement incestueuse. Ses clefs de bagnole pendouillent à une tétine.

Peggy ne sait pas que Neyret a en partie dévissé sur le plateau de tournage des *Lyonnais*, du réalisateur Olivier Marchal. Elle se persuade que le film *36 Quai des Orfèvres* est représentatif du job. Daniel Auteuil et Gérard Depardieu y sont pourtant moins vraisemblables que Pikachu en flics. Les lunettes de soleil du premier et la moustache du second sont des boniments clownesques.

Les condés ne carburent pas au lyrisme potache. Officier au SRPJ induit un boulot routinier et merdique. Peggy porte un semi-automatique SIG-Sauer P228 sous l'aisselle. Le mensonge fait vivre.

Peggy est lieutenant de police. Elle est sous les ordres du chef de groupe le moins chattard de l'histoire. Commandant Alain Dubak, brigade financière. Elle ne l'aime pas mais elle le trouve beau. Elle adore la cicatrice qui part de son oreille et remonte jusqu'à son front.

La direction des affaires économiques et financières est la moins dotée du SRPJ. Cinq groupes, un spécialisé en faux-monnayage. Le seul qui vaille.

Dubak est le chef d'un groupe généraliste composé de trois hommes. Lui, le capitaine Joseph Filippo, la lieutenant Peggy Guillemot. Ils devraient être six.

Le ministère de l'Intérieur a été dégraissé sous Sarkozy et ça continue depuis. Les flics n'ont pas les moyens de pression des militaires. Dubak gère les moyens qu'il n'a pas à bord.

Dubak a calmé la nouvelle dès son débarquement. La brigade financière, c'est de la paperasse. Les peines relèvent du tribunal correctionnel. Les gros bonnets ont de gros avocats. Ils prennent rarement des périodes de sûreté.

Peggy ne veut pas l'entendre. Elle nie intérieurement l'évidence. C'est plus fort qu'elle. Peggy écoute les légendes éparses distillées sur Michel Neyret. Elle n'est pas un cas isolé.

Une grosse moitié du bâtiment est persuadée que c'était un bon flic. Une petite moitié l'a toujours redouté ou détesté. Dubak est neutre.

Neyret ne l'a jamais calculé. Neyret a sauté à cause de ses méthodes qui enfantaient des résultats mirobolants et des jalousies bestiales. Il a fini trop attiré par les paillettes et les belles bagnoles.

La direction nationale a feint d'ignorer les moyens mobilisés pour son ascension tonitruante. Elle les a retenus contre lui pour cornaquer sa chute. Le pouvoir a ses raisons que le cœur ne peut comprendre.

Dubak aurait dû être un concurrent à la gloriole. Il devait faire acteur de cinéma, top model. Il était programmé par sa mère depuis ses quatre ans. Il n'a pas su faire autrement.

Neyret est une vedette déchue. C'est lui qui aurait mieux fait d'embrasser la carrière cinématographique. Il a un nez rond et le menton qui rentre. La mère de Dubak aurait aimé avoir un fils comme ça.

Dubak n'a jamais eu de charisme. Le charisme n'est que de l'ambition projetée sur le front et reconnue par des interlocuteurs serviles. Dubak a toujours eu la beauté fadasse. Comme s'il ne savait pas quoi en foutre, que ça le dérangeait presque d'en être. Dubak est devenu flic contre sa mère, un genre de mec inutile au fil de l'eau.

Ça a commencé avec la coke. Ça s'est terminé avec l'Ange rouge, une affaire extraordinaire traitée par des flics ordinaires. Et ça continue encore et toujours.

La coke est l'héritage de son passage aux Stups. La mort est l'héritage de son passage à la Crim. La haine de soi est l'héritage de sa naissance.

Dubak a toujours joué la carte de la morale. Il a perdu. L'Ange rouge a anéanti ses désirs sous des litres de sang.

Aujourd'hui, le job est presque meilleur que les autres jours. Dubak a fait craquer Dalmaro en fin de matinée. Au bout de vingt-trois heures de garde à vue dont cinq engagé au sous-sol. Après une barquette de riz à l'eau glissée sous la porte.

Dalmaro porte un col roulé, des baskets Stan Smith, un pantalon en toile. Il est venu à la cool. Dubak l'a passé à l'essoreuse. Mille deux cents tours minute adoucis à la sueur.

Tout est consigné dans des rapports entassés dans deux caissons métalliques. Une bonne partie des documents est stockée sur le serveur central.

Jusqu'à ce matin, Dalmaro a nié en bloc. Il était simple directeur. Il recevait les ordres d'un certain Maroun Assaf, actionnaire franco-libanais invisible. Dalmaro ne l'avait jamais rencontré.

On lui demandait de signer des papiers. Dalmaro les signait. Il était là pour gérer les quarante-neuf employés d'Eau Noire et rien d'autre. C'était la version de couverture: *monsieur Assaf m'a bien embauché mais monsieur Assaf n'est plus mon patron*. Le nouvel actionnaire principal s'appelle Thierry Javoux, résident luxembourgeois.

La version vient de changer *subito*. Dubak se concentre. Son nerf optique brûle le fond de son œil gauche. Peggy n'a jamais remarqué qu'il était borgne.

Joseph le sait. Joseph sait tout. Joseph était déjà son renard sur l'affaire de l'Ange rouge qui a secoué la capitale des Gaules en 1998.

L'ophtalmo a prescrit à Dubak des lunettes pour la presbytie. Dubak doit limiter son temps d'écran et de lecture. L'ophtalmo lui a conseillé de demander une nouvelle affectation. Le filtre à lumière bleue ne sauvera pas sa vue.

Dubak laisse couler. Le soir, il éteint la lumière, ferme les yeux et pense. Là, il lit, contrôle l'orthographe de caractères chiures de mouche. C'est écrit :

– Vous confirmez avoir passé quinze jours à Saint-Domingue en mars 2009 ?

– C'est ma vie privée.

– Je ne suis pas de la police des mœurs. On a le droit de tromper sa femme...

L'assertion était grossièrement insidieuse. Dubak a demandé les dates exactes à Peggy sur leur boîte de dialogue. Peggy a répondu en sept secondes.

– Ton ex va te foutre sur la paille. La tromper pourquoi pas mais t'aurais pas dû divorcer... Elle est sacrément roulée, la nouvelle!

Dubak lui a innocemment glissé un cliché sans équivoque sous le nez. C'est Joseph qui a gratté la photo sur le profil Facebook d'une pouffiasse prénommée Clémentine. On y voit les palmiers de Boca Chica. On y voit des gros seins, Dalmaro en chemise hawaïenne. On y voit Thierry Javoux et son joli bridge.

Dubak s'en carre que Facebook existe. Joseph se shoote au Nouveau Monde. Thierry Javoux a une propriété à Saint-Domingue. Dubak a demandé :

– Comment s'appellent vos enfants?

Une stratégie pour pénétrer le problème par la périphérie. Joseph a immédiatement quitté le bureau. Le renard est incommodé quand son butin s'offre à la lumière.

Joseph a été affecté au groupe numéro 3 il y a quatre ans. Dubak le commande pour la deuxième fois. La première, c'était à la brigade criminelle. Joseph l'a aidé à faire tomber un pont de SRPJ. Voilà comment Dubak est dans un placard et voilà pourquoi Joseph s'y trouve aussi. Rien ne se perd et tout se paie.

Dalmaro a le regard hagard. Il a lâché. Javoux est aussi l'actionnaire majoritaire de la holding Quality First, basée

à Zurich, Suisse. Monsieur Assaf est un prête-nom. Quality First détient 100 % du capital de la filiale lyonnaise, via une société-écran immatriculée à Singapour et capitalisée par des fonds indonésiens. Dalmaro a donné le nom de la banque par laquelle transitent les fonds au Liechtenstein. Il a filé le numéro du compte en banque : IBAN, code BIC.

Peggy s'assoit derrière son écran. Elle est tout sourire. Dubak n'en a rien à foutre. Il avait une carrière pépère aux Stups. Il avait un avenir serein à la brigade criminelle. Il a cinquante-six ans et tout est parti à vau-l'eau.

Dubak trimbale son œil vivant sur des procès-verbaux relatifs à des fraudes en tout genre : arnaque à la TVA, détournement de fonds publics, abus de biens sociaux. Séfarades de la taxe carbone, édiles de seconde zone, patrons bling-bling. Un boulot de chien qui nécessite une coordination internationale.

L'argent véritable est une essence volatile. Il n'est qu'un flux qui traverse les océans à la vitesse de la lumière grâce à des connexions sécurisées.

Un tableau de Modigliani est un instrument de mesure de la puissance et de conservation de la valeur. La monnaie est un outil pour échanger illégalement des services et des biens. Le fric rebondit de niches en paradis fiscaux. Les législations nationales achoppent sur les mers, les fleuves et les montagnes.

Dubak dit :

– Relisez et signez. Votre garde à vue est levée. Vous pouvez rentrer chez vous.

Dalmaro ne relit rien. Il saisit le stylo-bille et signe. Dubak répète :

– Vous pouvez y aller, monsieur Dalmaro.

– Je suis libre ?

Dalmaro sonde Peggy. La gamine confirme et il obtempère. La gamine dit :

– Nous avons prévenu votre avocat. Je vous raccompagne.

Dalmaro traîne des pieds et fuit dans le couloir.

L'affaire des parfums s'ankylosait. Elle n'explosera pas. Ça fera un article dans *Le Progrès*. Dalmaro est un gars finalement sympathique. Un rouage placé là pour péter quand la machine s'enraye.

Personne ne gagne contre les Javoux. Le temps de la condamnation, ils ont déjà fait des millions et créé une dizaine de sociétés-écrans. Les maisons d'arrêt n'aiment que les détrousseurs aux mains sales.

Javoux roule en allemande. Il a une résidence secondaire à Biarritz, un chalet à Méribel. Il s'est marié trois fois. Sa dernière concubine est une jeune Bulgare pulpeuse. Dalmaro prendra plus cher que lui.

Dubak regroupe ses affaires. Clefs d'appartement, paquet de cigarettes, Beretta 9 millimètres.

Peggy reste au troisième étage. Ses épaules ronflantes apprendront à s'affaisser. Dubak s'étire et se lève. Il lui tend le PV. Peggy tape déjà sur son clavier. Dubak dit :

– Ils sont faits.

Peggy ne relève pas. Dubak est un empêcheur de tourner en rond. Un instable isolé par la hiérarchie dans le cadre d'une politique zélée de prévention des incendies. Il dit :

– J'y vais.

Dubak passe sa parka en cuir. Il la porte depuis vingt-cinq ans. Elle a la forme d'un sac à patates.

– Tu as fait ta demande d'affectation, au fait ?

– Oui.

– La Crim, alors ?

– Non, les Stups.

– Ah, les Stups... Ton dossier n'est pas encore arrivé pour que j'y colle mon appréciation.

Peggy cesse de taper. Elle quitte ses lunettes gigantesques et se frotte les yeux. Elle n'est pas de Lyon. Elle vient de Dunkerque.

– Tu veux me demander quelque chose ?

– Pas vraiment.

Peggy le trouve encore plus beau dans sa parka. Elle kiffe son air à la Bill Murray. Elle aurait aimé avoir un père comme lui.

Peggy dévie le regard. Elle tripote son ruban au poignet qui fait office de doudou. Elle attrape le PV de garde à vue.

– Ça veut dire que tu veux me demander quelque chose...

Peggy n'hésite plus. Elle saisit la perche promptement. Elle dit :

– On dit que tu as déconné au début de ta carrière, c'est vrai ?

– On dit ça ?

– On dit que tu as déconné à la Crim, aussi.

– Sans blague ?

– On dit que tu es responsable de la mort d'une coéquipière.

Dubak déglutit. La gamine n'a pas la langue dans sa poche. Ça lui jouera des tours et ça lui permettra de survivre. Il aurait aimé avoir une fille comme elle.

Dubak bouffe la cicatrice à l'intérieur de sa joue. La coke, la coke, la coke. Toujours la coke. Vingt ans après, ça ne s'oublie pas.

– On dit tout un tas de trucs, dis donc! Mais toi, tu veux dire quoi au juste?

– Rien. Je suis dans ton équipe.

– Tu es inquiète?

Peggy fait ses yeux de cocker anglais. Elle avale sa réponse.

– Tu sais pourquoi j'ai été nommé chef ici alors que je n'avais aucune compétence en matière fiscale ou en droit des affaires?

– Non.

– Justement parce que je n'ai pas les compétences. Et que je suis un branque de la procédure.

– J'ai du mal à suivre.

– Tu seras une très bonne procédurière. Tu es douée pour ça.

La gamine pique un fard. Peggy est la deuxième meilleure procédurière que Dubak ait jamais eue. La meilleure s'appelait Véronique Martinod. C'est *elle* qui est morte.

– Nous sommes trois, un véhicule de service pas plus, ma bite et notre couteau suisse, Joseph.

Peggy bascule sur sa chaise. Elle soupire. Elle se dirige vers la photocopieuse. Elle place le PV dans la machine. Peggy appuie sur *marche*.

– Pourquoi tu parles toujours aussi mal?

– Pourquoi tu poses des questions quand tu as tes réponses?

– J'en sais rien. Par loyauté?

– Tu connais le dossier Hexagone-Balard, le pentagone français?

– Oui. Mais je ne vois pas le rapport.

– Le marché du siècle, 3,5 milliards. Bouygues l’a remporté il y a deux ans.

– Je sais, Alain.

– La fille qui bosse dessus est une copine. Tu le sais ça aussi ?

– Abrège, c’est bon.

– Elle est seule face au témoin de mariage de Sarkozy.

Une enquêtrice, une seule. Tu le savais pas, ça ?

Sa langue glisse sur la cicatrice. Dubak enchaîne :

– Elle a fait les calculs. Ça lui a pris un mois. Elle n’a pas fait un BEP maçonnerie mais elle connaît le prix du mètre cube de béton. Le marché a été surévalué. Le gros machin vaut 1,5 milliard, pas plus.

Peggy retourne à son bureau. Elle s’affale, ouvre un logiciel.

– Je vois toujours pas le rapport.

– Je ne suis pas le seul responsable de notre situation précaire. Les moyens ne sont pas à la financière et n’y seront jamais.

– Et ?

– Et je suis bien responsable de la mort de ma coéquipière. Il y avait le ministre à son enterrement.

– Des fois, je suis contente de me tirer, tu sais.

– En toute objectivité, je comprends. Je n’ai aucune autorité sur rien ni personne. Casse-toi le plus vite possible, éloigne-toi de moi.

Le smartphone de Dubak vibre. Il décroche. Le substitut du proc’ lui met la pression. Dubak le calme :

– C’est bon. On a tout ce qu’il faut. La garde à vue vient d’être levée.

– On parle du détournement de huit millions d’euros d’aides publiques à l’emploi, commandant !

- Je sais.
- Grouillez-vous.
- Dubak raccroche. Il dodeline de la tête.
- Il s’est cassé où Joseph ?
- Peggy recommence à taper sur son clavier. Dubak est devenu un mauvais flic et il a besoin d’elle. Elle dit :
- À Paris.
- Comment ça, à Paris ?
- Il est allé chercher les docs à Pôle Emploi, sinon, on les aura jamais.
- Et il fallait monter à Paris ?
- Tout est centralisé là-bas, sans compter qu’il y a un bug informatique ici.
- Il ne pouvait pas solliciter le siège pour ça ?
- Peggy hausse les épaules. Elle écrase la touche *entrée* ostensiblement. Elle inspire profond.
- Si ta copine est seule sur un dossier à 3,5 milliards, je suppose que c’est pareil pour les autres...
- Joseph a toujours du bol. C’est la preuve qu’il se le fabrique.
- Tu peux adresser le PV à l’autre casse-couilles ?
- C’est déjà fait.
- Comment ça, c’est déjà fait ?
- Je viens de le scanner et de l’enregistrer sur le serveur devant toi. C’est la procédure dématérialisée.
- Ils utilisent ça, au parquet ?
- En théorie. Mais le substitut est vieux jeu et Maryline est en vacances.
- C’est qui Maryline ?
- Sa secrétaire.

– OK. T’es super efficace. Tu iras loin. À demain.

Dubak lui souffle un baiser ridicule. Les pupilles de Peggy deviennent des lances d’incendie. Elle lui adresse deux *kchi-kchi* avec les doigts.

Dubak s’installe au volant de sa Peugeot 408. Il allume une Chesterfield. Il entrouvre la vitre électrique. La radio FM balance France Info.

Dubak laisse le Crayon de la Part-Dieu. Le véhicule file en direction de la Presqu’île.

La rue de l’Université bouchonne. Dubak aimante le gyrophare sur le toit et trace par la voie des bus. Les véhicules s’écartent pour laisser le champ libre.

Les lampadaires hachurent la nuit de pointillés blancs. La fumée s’épaissit dans sa gorge et s’évapore par son nez. La 408 est sur pilote automatique.

La radio débite le flash info. Il sort par les baffles en stéréo.

Le porte-parole du gouvernement n’a pas souhaité s’exprimer durant son déplacement en Meurthe-et-Moselle sur les allégations du site d’information Mediapart qui accuse Serge Ruggieri d’avoir possédé un compte au Luxembourg. Le ministre de l’Intérieur devrait s’exprimer demain devant la représentation nationale.

Dubak entend. Son processeur mouline à Mach 4 sur du vide depuis bientôt vingt ans. Dubak n’écoute pas.

Dubak change de fréquence. Virgin Radio crache « Titanium » de David Guetta. Dubak jette son mégot par la vitre entrouverte. Son mégot rebondit sur le bitume. Dubak augmente le volume jusqu’à saturation.

La ville est une rivière de béton. La Confluence est le plus gros chantier d'Europe après les Jeux olympiques de Londres. Serge Ruggieri pilote tout depuis le ministère de l'Intérieur.

Ruggieri veut que les gones goûtent à la Skyline. Il en a rêvé pour eux. Son remplaçant à la mairie est un Arménien à sa solde. Le jeune président qu'il a placé au Grand Lyon le trahira sous peu.

Nous sommes le 4 décembre 2012. Il est 18 h 48. Derrière son volant, le commandant Alain Dubak ferme les yeux. Quand ses paupières s'ouvrent, son menton bat la mesure.

Dubak relève l'interrupteur du lève-vitre. La vitre couine et se referme. La 408 dévale le pont de l'Université. Les lampadaires illuminent un Rhône nerveux.

Dubak se fraie un chemin sur la rive droite parmi les véhicules entassés jusqu'au Sofitel. Il passe la place Gailleton. Il descend la rue Sainte-Hélène. Il gare le véhicule banalisé sur la rue pavée Victor-Hugo. Il ne met pas les warnings.

Le gyrophare est bien visible sur le tableau de bord. Le pare-soleil indique *Police*. Les piétons dévient leur trajectoire. Trois jeunes à capuches le matent de traviole.

Dubak appuie sur le bouton poussoir d'un interphone doré. Il pénètre dans un immeuble de la rue Sala. Il monte dans un ascenseur minuscule.

Dubak ne sait plus si madame Grasset est sexologue, psychanalyste ou psychiatre. Il scrute le miroir et se sèche les yeux.

Dubak a débuté son analyse quand Mamy a quitté ses fonctions. Mamy était son numéro 2. Une bucheronne accro

aux bonbecs Haribo et à la violence. Son œil mort ne voit pas mais cela n'empêche pas les larmes de s'en échapper.

Dubak patiente dans la salle d'attente. Le petit bout de femme vient le chercher à 19 h 28. Dubak pénètre dans son cabinet. Il s'assoit sur le sofa en velours.

Ils parlent de sa mère et ils parlent de la mort.

Récapitulons. *Vous n'avez plus de rapports sexuels depuis le mois d'avril 1998. Vous êtes intimement convaincu que trois anciens partenaires sont morts par votre faute. Vous n'êtes pas croyant mais vous avez la foi. Pourriez-vous circonscrire chaque moment pour le déconnecter d'un tout?*

Enfonçons les portes ouvertes. *Vous vous masturbez depuis quinze ans sur des vidéos pornographiques. Vous privilégiez les scénarios à trois, deux hommes, une femme. Vous pensez qu'Alexandra vous a quitté car vous n'arriviez pas à la contenter mais aussi pour satisfaire sa mère possessive qui vous a attribué un rôle de concurrent. Pensez-vous que les femmes ont des attentes spécifiques et que les hommes doivent disposer de compétences nécessaires?*

Marchons sur des charbons ardents. *Votre meilleur ami s'est noyé après vous avoir fait une fellation que vous avez acceptée à contrecœur. Votre dernier rapport hexogène est une masturbation par le suspect principal d'un triple homicide. Vous avez pratiqué une pénétration sur votre coéquipière qui est décédée dans les jours suivants. Qui aurait bien pu vous jeter un tel sort?*

Dubak a toujours les paupières closes. Sa respiration est régulière. Ses mains accompagnent le soulèvement de son ventre.

– Vous venez de prononcer le mot *fellation*. C'est la première fois depuis douze séances. Pouvons-nous faire le point sur votre âge à l'époque ?

– Oui.

– Quel âge aviez-vous ?

– Neuf ans.

– Très bien. Êtes-vous vous bien sûr qu'il s'agissait d'un rapport *sexuel* ?

– Pardon ?

– Votre partenaire avait le même âge que vous. Diriez-vous que c'était un rapport sexuel ou alors plutôt... une expérience ? Il s'agit bien de votre meilleur ami qui est mort ?

– Je dis que c'était du sexe.